

Les années 1980-1990 : les habits neufs de la danse française

Chopinot, Raffinot, Crémona, Farges, Tompkins, Nadj, Decouflé... et aussi Aubin, Sorin, Robbe, Menaut, Bourigault... grands confirmés ou talents plus discrets, spectacles d'envergure ou modules plus expérimentaux, de la comédie musicale revisitée au solo inspiré d'Egon Schiele, la programmation de cette septième saison du Théâtre contemporain de la danse offre, par sa diversité même, une image représentative de la scène chorégraphique française. En ce début des années 90, quelque temps après le boom qui caractérisa le démarrage de la décennie précédente, elle témoigne au demeurant d'une vitalité persistante dans un domaine artistique si neuf qu'il reste, malgré le chemin parcouru, encore difficile à identifier.

Chantal Aubry

Abstrait, non-figuratif, tenants de la tradition danse-théâtre, représentants d'une nouvelle figuration plus aisément reconnue chez les jeunes peintres leurs aînés immédiats, nouveaux baroques (Raffinot), plasticiens hors cadres (Farges), ce que par commodité on persiste à nommer nouvelle danse parle aussi directement que le cinéma, la peinture, la vidéo ou la photo du monde qui l'entoure. Certains même (Verret ou, sur un tout autre registre, Preljocaj) s'efforcent de réfléchir sur lui, autant en termes politiques qu'en action chorégraphique pure. Dans un pays où la jeune danse s'est d'abord soucieuse de se démarquer de la tradition du ballet classique, d'affirmer son appartenance au monde d'aujourd'hui et de forger ses propres techniques et ses styles, reprenant à sa manière la dialectique des grands "révolutionnaires" du début du siècle, d'Isadora Duncan à Mary Wigman, Martha Graham... ou Nijinski, cette évolution est d'autant plus révélatrice d'un art contemporain en perpétuel devenir.

Au-delà de l'éclosion spontanée et presque sauvage qui caractérisa les premières années, il est juste de rappeler que cette vague de fond trouva quelques points d'appui institutionnels sans lesquels le phénomène n'aurait peut-être jamais pris l'essor qu'il connaît aujourd'hui. Pionniers des générations précédentes, événements comme le concours de Bagnolet, lieux permanents et, à partir de 1981, mise en place d'une politique de subventionnement public unique en Europe, chacun a eu sa part. Les premiers par l'exemple et l'effet de proximité, les seconds par le cadre offert pour la formation et l'éclosion des nouveaux talents.

L'appartenance au monde d'aujourd'hui

Créé en 1968, marqué par l'esprit des années 70, ce qu'il restera jusqu'en 1988, année où il se transformera et adoptera un mode de fonctionnement beaucoup plus international, le fameux concours de Bagnolet aura été plus qu'une plate-forme de lancement. De lui sont pour ainsi dire nées, par vagues successives, les trois, voire quatre générations de la nouvelle danse dont, historiquement, les derniers chaînons marquants se nomment Monnier ou Preljocaj. Les figures dominantes de la décennie, Jean-Claude Gallotta, Dominique Bagouet, Maguy Marin, Régine Chopinot, François Verret, ou encore le tandem Bouvier-Obadia, enfin Larrieu ou Decoufflé, Diverres ou Tompkins en ont tous un jour ou l'autre tiré quelque avantage, en termes de notoriété et de programmation.

On peut presque dire qu'il a consacré la plupart des jeunes créateurs du moment, si l'on excepte des noms comme celui de Karine Saporta, dont l'œuvre s'impose de plus en plus, mais qui pourtant n'a pour sa part jamais reçu la consécration "bagnolesque", ou les tout nouveaux venus, par exemple Hervé Robbe, qui désormais s'en passent fort aisément.

Première vague donc, Maguy Marin, Bagouet, 1976-78. L'une fut danseuse chez Bédart, l'autre a été formé à l'école classique de Rosella Hightower et il est passé lui aussi chez Bédart. Seconde vague, autour de 1980, Verret, Gallotta, Chopinot : elle aussi a été danseuse classique, mais elle "cherchait

autre chose". Chez les deux autres au contraire, plus de traces de classique. L'un, Verret, est plus marqué par les arts martiaux et par son travail avec le Japonais Hideyuki Yano, l'un des personnages importants de toute la danse française des quinze dernières années. L'autre, Gallotta, a commencé par faire les Beaux-Arts de Grenoble, sa ville natale, avant d'effectuer l'inévitable (et bref) voyage à New York, très précisément au studio de Merce Cunningham à Westbeth, lieu de pèlerinage désormais obligé de toute la population dansante de l'Hexagone. A cette époque en effet, avant la création du relativement discret Centre national de danse contemporaine d'Angers en 1978, il n'existe aucun enseignement de danse moderne en France, en dehors des Conservatoires où l'on enseigne la danse classique, et si l'on excepte les quelques cours assurés par les pionniers des années 60 dans les écoles qu'ils ont eux-mêmes fondées. Ainsi Dominique et Françoise Dupuy, Karin Waehner, danseuse allemande ancienne élève de Mary Wigman, Jacqueline Robinson, Jerome Andrews ou, non loin, Elsa Wolliaston, Africaine proche de Yano, dont l'enseignement a profité à bien des chorégraphes d'aujourd'hui.

C'est le temps de l'engouement pour les techniques américaines, Cunningham, Trisha Brown, Lucinda Childs, dont les œuvres sont découvertes en France grâce au Festival d'Automne. C'est aussi le temps de l'affirmation progressive d'une identité spécifique qui, peu à peu, va essaimer dans d'autres pays d'Europe. Exemples caractéristiques de cette danse française qui semble née hors champ, Daniel Larrieu, nouvel arrivant, lauréat en 1984, vite propulsé aux avant-postes, ou Philippe Decoufflé, surgi autant de l'univers de la bande dessinée et du cirque que de celui de la danse et s'affirmant très vite sur le terrain du cinéma, de la vidéo et de l'image, comme sur celui de la scène proprement dite. Chefs de file de la troisième vague, mais les plus indépendants qui soient et ne tenant surtout pas à faire école, ils sont enfin rejoints par une quatrième et, pour l'instant, ultime vague, dans laquelle figurent Angelin Preljocaj, Michel Kelemenis, deux anciens de la compagnie Bagouet, mais aussi des représentants d'autres esthétiques, travaillant depuis longtemps et plus tardivement reconnus, tels Catherine Diverres et Bernardo Montet, retour d'un

long séjour auprès de Kazuo Ohno, Sidonie Rochon (le Japon aussi, mais à travers ses traditions littéraires et artistiques), enfin des gens comme Jean-François Duroure et Mathilde Monnier, dont la percée en tandem fut l'une des révélations les plus fulgurantes des dernières années, ou enfin Josef Nadj, le Hongrois atypique. En 1980, François Verret créait une pièce intitulée "Tabula rasa". Dix ans après, le paysage chorégraphique français s'est extraordinairement développé et diversifié, mélangeant influences et nationalités, regorgeant de tendances moins contradictoires qu'il n'y paraît à première vue.

Du minimalisme au lyrisme abstrait

Dans cet incroyable "melting pot", où se mêlent Français et étrangers, les courants se définissent donc au gré des apports historiques successifs. La tradition en est d'ailleurs ancienne, puisque, sans remonter plus loin, l'établissement en France de Carolyn Carlson et de Susan Buirge, les deux Américaines de chez Alwin Nikolais, le passage d'Alwin Nikolais lui-même à la tête du Centre national de danse contemporaine d'Angers pendant deux ans (de 1978 à 1980), marquent, dès le milieu de la décennie précédente et un peu plus tard, l'influence de cette technique restée présente chez bien des chorégraphes (Four Solaire, Quentin Rouillier, Beau Geste, Lolita, enfin Decouflé qui fait de plus en plus clairement référence à ses origines). Mais elle voisine bien évidemment avec d'autres : minimalisme et technique Cunningham (Kilina Crémona, Michel Hallet-Eghayan, Jean Pomarès), branche allemande, à travers des gens comme Christine Gérard, Maité Fossen, les influences américaines étant elles-mêmes multiples, puisque avec l'installation en France d'un créateur comme Andy DeGroat au détour des années 80, c'est la dynamique particulière du répétitif et l'aura du théâtre d'images à la Bob Wilson, dont il a été le collaborateur, qui fait souche dans notre pays. L'influence du grand Texan s'exercera d'ailleurs encore longtemps de façon diffuse sur toute l'esthétique du spectacle français. Nikolais, Cunningham, Wilson, et bientôt Trisha Brown, dont les recherches sur la fluidité et la duplication du mouvement

inspirent des jeunes créateurs de plus en plus nombreux, notamment Stéphanie Aubin, enfin l'effet, plus éphémère, d'une Karole Armitage et de son esthétique "punk" (relaisée par le classique, telle est à son apogée, c'est-à-dire jusqu'il y a peu, l'étendue de ce que certains ont appelé l'empire américain. Esprit, styles, personne n'y échappe tout à fait, car c'est incontestablement auprès des chorégraphes et des fortes techniques d'outre-Atlantique que se forment les nouvelles expressions, y compris auprès d'artistes comme Steve Paxton, installé pour sa part à Bruxelles, et qui, pour être moins connu du grand public, n'en exercera pas moins, avec sa technique dite de la danse-contact, une influence déterminante sur toutes les jeunes générations, en particulier sur l'une des plus brillantes d'entre elles, les Flamands Anne Teresa de Keersmaecker, Wim Vandekeybus (un ancien de chez Jan Fabre), ou la Belge francophone Michèle Anne de Mey. Chez tous ces jeunes créateurs, "contact" et répétitif constituent la base d'un mélange d'autant plus explosif qu'il s'ancre dans une réalité contrastée et violente, appréhendée chez quelqu'un comme Keersmaecker avec tous les autres moyens de l'art et de la réflexion historique et philosophique.

Après les modernes (issus de Wigman), Cunningham, vite rejoint par les post-modernes historiques, reste la figure emblématique de cette Amérique encombrante avec laquelle s'établit bientôt une dialectique du rejet. L'évidence se faisant sur un double apport, la restructuration de l'espace théâtral (plus de centre, plus de vision frontale du spectacle comme dans la danse académique) et sur l'idée de l'indépendance absolue de la danse et de la musique (John Cage). La génération 80 réinterprétera les principes de cette double révolution dans ces sortes d'allers-retours qui tissent justement l'histoire de l'art. Mais, que ce soit Gallotta, Bagouet ou Verret, trois des figures marquantes de la décennie, aucun ne peut être annexé à un tel courant, sinon justement à travers ces métissages dont la danse de notre pays a le secret.

Sur l'abstraction américaine, une greffe nommée lyrisme, sens du récit dramatique ou encore de la nécessité mythologique propre aux pays du bassin méditerranéen, a en effet fleuri. Avec "Daphnis et Cloé", "Les Survivants", "Vaffan" ou "Mamamme",

Gallotta et sa tribu, le groupe Emile Dubois, écrivent avec intensité quelques-unes des plus belles pages de l'histoire de cette nouvelle danse-là. Mais très vite, si l'on observe l'évolution d'auteurs comme le Hongrois Nadj, et l'apparition de thèmes issus des profondeurs de la tradition, on peut considérer que la boucle est aujourd'hui bouclée. Un retour aux sources d'ailleurs observable au théâtre chez de jeunes créateurs comme Znorko ou François Tanguy (le théâtre du Radeau). Qu'il s'agisse de Verret, dont la pièce "Fin de parcours", tout en se tenant loin de l'anecdote, "raconte" quand même l'affrontement, la violence, la difficulté de la communication entre les êtres, de Karine Saporta qui, partie d'une danse qu'elle revendiquait elle-même comme autistique, y met désormais de plus en plus de langage et d'action théâtrale, ou encore de Mathilde Monnier, qui ne s'épargne rien de la violence du monde d'aujourd'hui, le domaine de prédilection de la danse française reste celui, très européen, de la danse-théâtre, dont Pina Bausch a complètement renouvelé l'esthétique et jusqu'au concept même. Étant cependant bien entendu que l'influence de la longue dame de Wuppertal a été plus sensible en France sur le monde du théâtre que sur celui de la danse, lequel a toujours prétendu s'en préserver. Dans un autre ordre d'idées, on pourrait en dire autant du butoh japonais, dont l'influence, pour être plus spectaculaire, a été en réalité surtout anecdotique.

Danse-théâtre ou retour au divertissement ?

Il n'en reste pas moins que, proches en cela de la tradition allemande, nombreux sont les chorégraphes français de la nouvelle génération qui continuent plus que jamais à faire naître leur danse du doute ontologique, de l'angoisse existentielle et de la difficulté de la communication entre les êtres, en particulier dans le rapport hommes-femmes. Traversée par la modernité, cette thématique nourrit ou contamine pratiquement tous les courants, depuis Maguy Marin jusqu'à Karine Saporta et ses somptueux délires scénographiques ou Verret le visionnaire. Y échappent les résolument ludiques (Decouflé) et les tenants d'une certaine école de la fluidité française débarrassée

de tout affect, où l'on trouve des gens aussi différents qu'Odile Duboc, Georges Appaix – chez eux l'allégresse d'une danse finement ciselée dans l'espace et dans le son –, Stéphanie Aubin, Angelin Preljocaj, Michel Kelemenis, des plus jeunes encore comme le groupe Paul les Oiseaux ou Hela Fattoumi-Éric Lamoureux, enfin des artistes majeurs comme Daniel Larrieu et Dominique Bagouet. Par l'élargissement de leur champ artistique, notamment par la confrontation avec d'autres artistes, plasticiens, écrivains, cinéastes, compositeurs, par l'élaboration patiente d'une forme qui n'appartient qu'à eux et que chaque nouvelle pièce affermit au lieu d'affadir, l'exigence poétique trouve chez eux son épanouissement. Et confirme la danse dans son rôle-clé face à d'autres expressions en mal de créativité. Face aussi, malheureusement, aux risques de banalisation d'un art certes de plus en plus professionnel mais de plus en plus soumis aux règles du marché. Au moment où l'apparition d'un William Forsythe dans l'horizon de la danse mondiale renvoie dos à dos gardiens de la tradition académique et défenseurs de la création contemporaine, il ne s'agit pas de laisser sombrer cette dernière dans les pièges de l'art décoratif et du divertissement, là où la danse classique a toujours été confinée. La danse contemporaine est par essence un art de recherche. Espérons qu'elle le restera.